



Craig Johnson

CRAIG JOHNSON a grandi dans une petite ville du Midwest qui, malheureusement pour sa mère, était traversée par une voie ferrée. À l'âge de huit ans, il profite du fait que le train ralentit à chaque passage pour embarquer clandestinement. C'est sa première escapade dans le vaste monde qui s'achève lorsque son père, après avoir parcouru près de six cents kilomètres, vient le récupérer dans une gare de triage où le garnement a été repéré.

Après ses études, c'est chargé d'un sac de surplus de l'armée et d'un pistolet semi-automatique Colt que Craig se rend dans l'Ouest en auto-stop. Petit-fils de forgeron, il n'a pas de mal à se faire embaucher dans plusieurs ranchs du Montana et du Wyoming, et il fait même quelques incursions dans l'univers du rodéo. Il ne se débrouille pas trop mal aux épreuves de dressage, mais son lancer de lasso est assez minable.

Par la suite, il se balade à travers les États-Unis : après l'obtention d'un doctorat d'études dramatiques, il devient pêcheur professionnel, chauffeur routier, charpentier ou cow-boy. Il enseigne également à l'université et fait un temps partie de la police de New York avant de se consacrer pleinement à l'écriture.

Son premier roman, *Little Bird* (*The Cold Dish* en VO), paraît en 2005 aux États-Unis. Il met en scène le shérif Walt Longmire et constitue le premier volet d'une saga qui compte à ce jour douze

titres et fait régulièrement partie des listes de best-sellers aux États-Unis. Le treizième roman de la série y sera publié au printemps 2016.

La série *Longmire*, adaptation télévisée de l'univers de Craig Johnson, connaît un immense succès aux États-Unis. Elle en est à sa quatrième saison et a été diffusée en France sur la chaîne D8.

Craig vit avec sa femme, Judy, au pied des Bighorn Mountains, dans le Wyoming. Son ranch est situé à la confluence des rivières Clear Creek et Piney Creek, à la sortie de Ucross, population 25 habitants.

Il n'y a pas de voie ferrée.

BIBLIOGRAPHIE :

- Little Bird*, Gallmeister, 2009 ; totem, 2011 ; Points, 2016
- Le Camp des Morts*, Gallmeister, 2010 ; totem, 2012
- L'Indien blanc*, Gallmeister, 2011 ; totem, 2013
- Enfants de poussière*, Gallmeister, 2012 ; totem, 2014
- Dark Horse*, Gallmeister, 2013 ; Points, 2015
- Molosses*, Gallmeister, 2014 ; Points, 2016
- Tous les démons sont ici*, Gallmeister, 2015
- Steamboat*, Gallmeister, 2015

Craig Johnson

MESSAGÈRE

Nouvelle

Traduit de l'américain
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Titre original:
Messenger

Copyright © 2012 by Craig Johnson
Used by permission of the author
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

Photo de couverture : © Richard T. Nowitz/Corbis
Graphisme : Valérie Renaud

C'ÉTAIT une de ces journées de fin d'été qui parfois réapparaissent au début du mois d'octobre après une violente gelée – une journée chaude, sèche et brumeuse. L'été indien. Cette expression date de plus de deux cents ans, inventée en 1778 par l'écrivain franco-américain J. Hector St Jean de Crèvecoeur pour décrire la chaleur paisible avant la tempête de l'hiver.

Bon sang.

Si l'une de ces journées miraculeuses tombait par hasard un samedi dans la moitié nord du cœur du Wyoming, Henry et moi partions dans les Bighorn Mountains à la poursuite de truites arc-en-ciel, de farios, de brookies et de cutthroat. Un jour, tandis que l'après-midi touchait à sa fin, nous rentrions de l'une de ces excursions avec une glacière pleine de poissons. À cette époque de l'automne, les trembles avaient pris une teinte d'un or chatoyant, créant un contrepoint au vert profond et dense des conifères. Ce paysage, qui défilait comme s'il avait été filmé en VistaVision et pour moi seul, n'était gâché que par une chose : vu l'état de la route desservant l'un de nos endroits préférés au bord de Baby Wagon Creek, un lieu relativement peu connu du commun de la population pêcheuse, j'étais obligé d'accompagner Henry dans son camion, le Rezdawg, un véhicule que je haïssais plus que tout autre.

Malgré tout, je devais reconnaître la contribution décorative de Vic, qui, sur un coup de tête, avait décidé de se joindre à l'équipée. Elle était assise entre nous, et je lui lançai un coup d'œil ; jean moulant, chaussures de marche et sweat-shirt à capuche marqué à l'effigie des Philadelphia Flyers. Les écouteurs de son iPod étaient enfoncés dans ses oreilles, elle avait les yeux fermés et elle ignorait totalement ce qui l'entourait, y compris moi.

Nous venions à peine de prendre un virage lorsque l'aile droite déjà plissée du Rezdawg percuta un tremble, qui raya toute la portière et me

cogna le coude. Il aurait pu défoncer le rétroviseur extérieur s'il y en avait eu un, mais nous l'avions perdu deux kilomètres plus tôt. Le tronc de l'arbre était un peu plus gros, en diamètre, qu'une batte de base-ball de Major League.

— Aie.

L'Ours plongea entre deux autres arbres avant de hisser l'antique 4x4 sur un affleurement rocheux au sommet d'une petite crête, puis de redescendre de l'autre côté, et, tout en donnant de vigoureux coups de volant, il me regarda frotter mon coude.

— Ça va ?

J'ouvris la boîte à gants, qui contenait effectivement une paire de gants, une boîte de fusibles, un vieux bouchon de radiateur, une carte grise vieille de dix-sept ans et un gros nid de souris, mais pas un seul sparadrap.

— Amoché pour la vie.

Je lui lançai un regard en coin, sans trop savoir comment interpréter sa sollicitude, mais je finis par me focaliser sur la tête de Vic qui tressautait au rythme de la musique, si forte que nous pouvions l'entendre, nous aussi.

— Je n'ai pas l'impression qu'elle s'inquiète de mon bien-être.

— Tu penses qu'elle est contrariée de ne pas avoir pris de poisson ?

— Si elle l'était, elle aurait mis une mouche au bout de sa ligne et l'aurait posée sur l'eau. C'est comme ça que j'attrape du poisson, généralement.

Je récupérai la radio qui tentait sans arrêt de se glisser sous mon postérieur et la remis entre Vic et moi.

— Tu es sûr que c'est le chemin qu'on a pris à l'aller ?

Il me lança un regard rapide, les coins de sa bouche tirés comme les ficelles d'une tente chapiteau.

— Raccourci.

— Hmm.

La radio jacassa brièvement, mais elle faisait cela depuis notre départ ; réglée sur "recherche", elle captait les fréquences du bureau du shérif, de la patrouille de l'autoroute, du service des forêts et celles des gardes-pêche et gardes-chasse. Je pris l'objet et jouai avec le bouton pour tenter d'obtenir une réception de meilleure qualité, sans grand succès.

— Les gardes doivent être occupés...

La Nation Cheyenne hocha la tête.

— L'ouverture de la chasse et les derniers touristes.

Je pointai un doigt vers la route, ou plutôt vers son absence.

— Si tu accordais plus d'attention à notre trajectoire, tu pourrais peut-être sauver certains de ces arbres.

Il m'ignora, et je continuai à jouer avec les molettes de la radio, la seule concession que je faisais à mon emploi à plein temps pendant que je pêchais. Dans mon domaine professionnel, il est parfois important pour certaines personnes de pouvoir me joindre – pas trop souvent, mais parfois.

Je sentis son regard peser sur moi par-dessus sur Vic, qui se trémoussait toujours dans son monde bien à elle.

— Quoi ?

Il faisait de son mieux pour paraître innocent, mais il n'était pas particulièrement bon à ce jeu-là.

— Quoi quoi ?

— Tu te comportes bizarrement, pourquoi ?

Son regard se reporta sur la route.

— Définis "bizarrement".

— Tu n'arrêtes pas de me regarder et de me demander si je vais bien.

Il ne se donna même pas la peine de me regarder cette fois.

— Et alors, tu vas bien ?

— Ouaip. (Je soupirai.) Tu n'as pas répondu à ma question.

— En tant qu'ami proche... (Il paraissait agacé maintenant.) Je n'ai pas le droit de m'intéresser simplement à ton bien-être ?

— Non, pas vraiment. (Je saisis la radio et tripotai les boutons à nouveau, réfléchissant à ce que ce genre d'attention excessive signifiait, la plupart du temps.) Est-ce que tu as parlé avec Cady, récemment ?

Mariée il y a peu, elle était enceinte de son premier enfant, mais elle aimait encore me traiter comme si j'en étais un, moi-même.

— Qu'est-ce que vous avez comploté encore, tous les deux ?

Il secoua la tête.

— Je sais que c'est ton boulot d'avoir des soupçons, mais ta paranoïa pourrait bien être en train de te faire perdre toute lucidité.

— Serais-tu en train de dire que tu n'as pas parlé avec elle ?

— Non.

— Non quoi ?

Il secoua la tête d'un air solennel.

— Non, je n'ai pas dit ça.

— Non tu n'as pas parlé à Cady ou non tu n'as pas dit ça ?

— Exactement.

Je secouai la tête à mon tour et regardai défiler le paysage tandis que nous avançons en cahotant.

Au bout de quelque temps, il se remit à parler, comme je me doutais qu'il allait le faire.

— Je suis censé aborder un sujet avec toi.

Aah... C'était généralement comme ça que ça marchait. Cady, ne voulant pas me poser des questions sur des sujets particulièrement sensibles, demandait parfois à l'Ours de s'en mêler et d'évoquer le problème, de lancer une allusion pour qu'elle puisse avoir une idée de ma réaction avant que le véritable débat familial ne soit ouvert.

— De quoi est-il question ?

— Ta petite-fille.

Je pris une grande inspiration, me rendant compte que le sujet était véritablement important.

— OK.

— Elle va avoir besoin d'un nom.

Je hochai la tête.

— Dis à ma fille que je suis d'accord, l'enfant doit avoir un nom.

Il s'empessa d'enchaîner, ignorant mon trait d'humour.

— La question est, *quel* nom.

Je souris.

— Nous en avons discuté lorsqu'elle est venue pour le rodéo. Elle va l'appeler Martha.

Henry avait été notre ami bien avant que nous soyons mariés. Il y eut une longue pause pendant laquelle la Nation Cheyenne se débattit avec le volant, la route, et peut-être moi.

Je me tournai et le regardai.

— Elle ne va pas donner à sa fille le nom de sa mère ? (Il haussa les épaules.) On en a parlé. On était assis dans les gradins, au rodéo, et elle a suggéré le prénom de sa mère et je me suis prononcé en faveur de ce choix.

— Elle dit que c'est toi qui as avancé le nom de Martha.

— Ce n'est pas vrai.

— Elle dit qu'elle a commencé à parler du prénom du bébé et que tu as mentionné Martha.

— J'ai seulement mentionné le nom de sa mère de manière anodine, dans la conversation, et ensuite, elle a dit qu'elle allait le donner au bébé.

Il hocha la tête de plus belle.

— Quand tu mentionnes le nom de Martha dans la conversation, ce n'est jamais anodin.

Nous roulâmes en silence, n'entendant que la musique dans les oreilles de Vic.

— Il se peut que j'en aie parlé de manière non anodine.

Il continua à se taire, ce qui en disait long.

— Alors, elle ne veut pas donner à son bébé le prénom de sa mère ?

— Elle ne sait pas trop.

— Très bien.

— À l'évidence, ça ne va pas très bien.

— C'est juste que... (Ma voix avait un ton un peu agressif, même à mes propres oreilles, alors j'en changeai.) C'est juste que je m'étais habitué à cette idée.

— À ton idée.

— Manifestement.

Nous rebondîmes sur un autre tronc, mais les arbres étaient désormais moins nombreux et plus espacés.

— Comment veut-elle appeler son bébé ?

— Lola.

— Elle veut donner à ma petite-fille le nom de ta voiture ?

Il désigna d'un geste le véhicule dans lequel nous nous trouvions.

— Au moins, elle ne va pas l'appeler Rezdawg.

— Lola, vraiment ?

— Oui.

J'y réfléchis.

— Pourquoi as-tu donné ce nom à ta voiture ?

— Il y avait une jolie jeune femme qui venait du Dakota du Sud...

— La stripteaseuse ?

Il sourit d'un air entendu.

— Elle était danseuse, oui.

— Stripteaseuse. C'était une stripteaseuse de Sturgis avec qui tu es sorti dans les années 1970.

— C'était une artiste talentueuse.

— Et tu as donné son nom à ta voiture.

— Oui.

— Il n'est pas question que ma petite-fille reçoive son nom d'une voiture qui a reçu le sien d'une stripteaseuse. (Je secouai la tête.) Lola Moretti. Lola Moretti?

Vic intervint pour la première fois, et je remarquai qu'elle avait sorti ses écouteurs de ses oreilles et qu'elle les tenait dans le creux de sa main.

— On dirait le nom d'une fille qui fait de la pole dance.

Parasites.

— ... Deux vies en danger, et si on ne reçoit pas d'aide dans un avenir proche, je vais devoir agir de manière draconienne.

Nous regardâmes tous les trois la radio que je tenais à la main, surpris par l'interruption.

J'appuyai sur le bouton du micro et répondis :

— Ici Walt Longmire, shérif du comté d'Absaroka. Vous m'entendez?

Parasites.

— ... Crazy Woman Canyon, et la situation est grave. On ne peut pas atteindre nos véhicules et...

Le message devint inaudible. Je lançai un coup d'œil à Henry.

— ... Si je ne reçois pas de renforts, je vais devoir utiliser mon arme.

J'enclenchai le micro à nouveau. On aurait dit Chuck Coon, l'un des rangers du service des forêts.

— Chuck, ici Walt Longmire. Terminé.

L'Ours marmonna dans sa barbe.

— Tu as bien dit Chuck? Chuck Coon?

J'acquiesçai d'un signe de tête et souris. Coon était en fait un gars très sympathique – pas du tout le genre de ranger qui vous alignait si votre feu de camp était trois centimètres trop près du chemin, ou si votre cheval était attaché un peu trop près d'un point d'eau. Pourtant Henry avait eu quelques discussions avec lui sur la différence entre les brookies et les farios, et sur le nombre d'individus de chaque espèce qu'on avait le droit de pêcher par jour. Mais depuis la fois où j'avais dissuadé un groupe de motards venus de Sturgis de tabasser Coon à mort au camping de West Ten Sleep, le ranger avait en gros décidé que nous étions les meilleurs amis du monde.

— On dirait qu'il a des ennuis.

Henry haussa les épaules.

— On pourrait aller aider celui qui essaie de le tuer.

Je réfléchis à la distance qui séparait l'endroit où nous nous trouvions de celui où se trouvait le ranger.

— À ton avis, il nous faudrait combien de temps pour y arriver ?

— Pas trop longtemps.

Regardant dehors pour éviter le regard intermittent de Henry tandis que nous percutions un autre arbre, je croisai les bras.

— Lola.

Henry ne lâcha pas un pouce de terrain.

— C'est un très joli prénom.

Vic haussa les épaules.

— C'est ma nièce, et je vote pour Lola. On ferait mieux de commencer à faire nos réserves de paillettes.

APRÈS avoir dépassé le poste des gardes à Muddy Creek, Henry accéléra dans le virage et ralentit en arrivant au chemin de terre marqué Crazy Woman Canyon, un endroit des Bighorns où toute une famille de pionniers avait été décimée, sauf la mère qui, on le comprend, avait perdu l'esprit – un incident rendu célèbre par le film de Robert Redford *Jeremiah Johnson*.

— Coon a parlé de Crazy Woman Canyon ou du terrain de camping à côté de Crazy Woman Creek ?

— Il n'y a pas de terrain de camping dans le canyon, mais il y en a un sur le bras nord de la rivière.

Je me cramponnai d'une main sur le tableau de bord et cherchai une fois de plus une ceinture de sécurité, tout en sachant qu'il n'y en avait pas.

Mon adjointe regarda sur notre gauche.

— Il ne devait pas avoir les idées claires.

Henry enfonça la pédale d'accélérateur, le moteur laissa échapper un râle, et nous parvînmes à monter la pente, avant de retrouver enfin la route 16 sur laquelle nous bifurquâmes rapidement pour avaler en trépidant les quatre cents derniers mètres.

Vic tendit le bras devant Henry pour désigner la petite vallée.

— Là... il y a un véhicule du service des forêts dont la rampe lumineuse est allumée.

L'Ours tourna rapidement le volant et nous prîmes la direction du nord-ouest sur un terrain plat, avant de nous arrêter tranquillement à côté d'une Mustang gris métallisé avec des plaques californiennes et d'un camion vert, teinte 595 dans le nuancier des couleurs gouvernementales, dont la portière conducteur était ouverte. À quelques pas se trouvaient des sanitaires mobiles et, sur le toit, deux personnes qui, manifestement, tentaient de rester hors de portée d'une grande ourse noire et de ses deux oursons adolescents qui s'affairaient autour des commodités.

Une fois à l'arrêt, à une distance d'environ vingt mètres, la Nation Cheyenne descendit sa vitre, et Vic interpella le Ranger.

— Hé, Chuck, on dirait qu'il y a la queue aux chiottes.

Je me hissai sur le rebord de la fenêtre passager et observai la scène par-dessus l'horrible arceau de benne du Rezdawg tandis que les jeunes ours, qui mangeaient goulûment ce qui semblait être une grande quantité de pop-corn éparpillée sur le sol, nous lançaient des regards appuyés avant de reprendre leur exploration autour de la cabine. La mère, avec ses trois cents kilos au complet, abandonna les friandises et les environs immédiats des sanitaires et s'avança lourdement de deux pas vers nous, en grognant un peu, avant de se dresser sur ses pattes arrière pour reniffler l'air dans notre direction.

Henry ne bougeait pas, le coude toujours appuyé sur le bord de la vitre côté conducteur.

— On dirait qu'elle est prête à charger.

Vic regarda les deux personnes sur le toit à travers le pare-brise, puis revint aux trois ours, élevant la voix pour être entendue.

— Hé, Boucle d'Or, qu'est-ce que tu fichais, tu cherchais des toilettes ni trop petites, ni trop grandes, juste comme il faut?

Sans abandonner sa position, mais laissant ses jambes pendre, Chuck ajusta son chapeau à larges bords et lança un coup d'œil à la jeune femme qui l'accompagnait.

— Voici Mlle Andrea Napier, de Pasadena. Elle pensait que ce serait amusant de donner aux ours un sac de pop-corn au caramel.

Je saluai la jeune femme d'un geste de la main.

— Enchanté, Andrea.

Elle me rendit mon salut, mais sans grand enthousiasme.

— Bonjour.

Je baissai la tête et regardai la Nation Cheyenne.

— À quel point es-tu attaché à ces poissons que nous avons attrapés ?

Il soupira, renonçant à l'idée que le Red Pony Bar and Grill puisse offrir de la truite ce soir au menu.

Vic et moi regardâmes l'Ours ouvrir nonchalamment la portière du camion, poser doucement ses chaussures montantes sur le gravier du parking et se planter en face de l'ourse. Elle se pencha un peu en avant et souffla dans sa direction à nouveau, mais sans engager d'action plus agressive. Henry leva lentement la main et parla d'une voix douce.

— Bonjour, grande sœur. Tu ne devrais pas laisser tes petits manger ce genre de nourriture.

Il tendit le bras vers le plateau du Rezdawg, ouvrit le couvercle de la vieille glacière Coleman couverte d'autocollants et en sortit le bac en plastique contenant tous les beaux poissons nettoyés.

Il jeta l'une des truites à l'ourse, et elle se laissa immédiatement tomber sur ses quatre pattes, posant l'une d'elles sur la queue du poisson pour le déchiqueter; elle dévora d'abord la tête.

— C'est bien meilleur pour toi. Tu vas entrer dans le grand sommeil d'hiver bientôt et il faut que tu manges sainement.

Les jeunes remarquèrent ce qui se passait, mais le temps qu'ils rejoignent leur mère, elle avait déjà englouti le poisson; ensuite, tous trois levèrent les yeux vers la Nation Cheyenne, pleins d'espoir. Henry avança doucement, interpellant le ranger.

— Hé, Chuck, je ne sais pas si ce sont des farios ou des brookies, ni si nous avons seize exemplaires d'une espèce et trois de l'autre. Tu veux vérifier ?

— Ha ha, répondit Coon sur le même ton.

Henry prit une autre truite sur le plateau et la jeta loin de la cabine. L'un des jeunes courut pour l'attraper; puis Henry en jeta une autre pour le second, et enfin une troisième pour la mère. Lentement, l'Ours emmena les ours vers Crazy Woman Creek pour les éloigner de Chuck Coon et d'Andrea Napier.

Au bout de quelques instants, je rentrai dans l'habitacle du Rezdawg, ouvris ma portière, descendis et la tins pour que Vic me rejoigne. Nous fîmes le tour du camion par l'avant de manière à ne pas compromettre les progrès qu'Henry faisait avec les ours et nous approchâmes de la structure, émerveillés devant les efforts qu'il avait fallu déployer pour monter sur le toit.

— Eh ben, Chuck, comment avez-vous fait pour monter là-haut ?

Il désigna la femme, cramponnée à la cheminée d'aération qui faisait saillie sur le toit.

— Elle est montée la première, puis elle m'a aidé.

Il tendit une jambe. Le bas de son pantalon était en charpie et un peu de sang tachait sa chaussette et sa chaussure de montagne.

— Il s'en est fallu d'un poil... sans jeu de mots.

Je tendis la main et fis signe à Mlle Napier de se laisser glisser du toit, puis je la déposai sur le sol. C'était un joli brin de fille, sportive et apparemment amatrice de sorties en plein air, avec les cheveux roux et un hâle léger, exactement le genre de femme avec laquelle on pourrait bien avoir envie de se retrouver coincé sur un toit, en fait.

Elle ajusta ses lunettes de forme papillon et jeta un coup d'œil vers les grands saules qui bordaient le lit de la rivière, derrière moi.

— Vous n'êtes pas inquiet pour votre ami ?

— Pas vraiment, sauf s'il décide de s'en aller hiberner avec eux.

— Qu'est-ce qu'il fera quand il n'aura plus de poisson ?

Je souris.

— Ça n'est pas pour tout de suite.

— Je n'arrive pas à croire qu'on a été attaqués par des ours.

Vic éclata de rire et j'expliquai :

— Je ne crois pas que vous ayez été vraiment attaqués. Quoi qu'il en soit, vous êtes sur la terre des ours, alors il faut que vous portiez des clochettes anti-ours et que vous ayez une bombe au poivre sur vous.

— Est-ce que c'était des grizzlys ?

Je secouai la tête.

— Non, c'étaient des ours noirs, mais des anciens disent qu'il reste quelques grizzlys dans les Bighorns.

— Comment fait-on la différence ?

— Les excréments, en général. Les ours noirs sont omnivores et leurs excréments contiennent le plus souvent des baies, des noix, noisettes, des feuilles...

— Et les grizzlys ?

Vic s'en mêla.

— Le plus souvent, leurs excréments contiennent des clochettes et ils sentent le poivre.

— Hé, je peux avoir un coup de main ?

Je regardai Chuck.

— Je t'avais presque oublié.

Je lui tendis la main, il la saisit et sauta d'un bond par terre, puis il redressa son ceinturon et son chapeau de Smokey Bear à larges bords d'un geste plein d'assurance. Chuck, comme moi, n'était pas bâti pour la course ni pour l'escalade.

— C'est une bonne chose que vous soyez passés par là.

Je hochai la tête.

— Ils ont dû voir ton chapeau et penser que tu étais l'un des leurs.

— Très drôle.

Je regardai la jeune femme faire quelques pas, sans quitter des yeux la direction dans laquelle la Nation Cheyenne avait disparu. Je me tournai vers le ranger.

— Que se passe-t-il, Chuck?

Il désigna son pick-up, probablement impatient de rejoindre son véhicule.

— Peut-être que je devrais la laisser expliquer.

Nous couvrîmes tous les quatre la courte distance jusqu'au véhicule et nous arrê tâmes à côté de la cabine, prêts à écouter Mlle Napier, qui croisa les bras et frissonna.

— Je n'ai jamais rien vu de tel. La chose est venue d'en dessous de moi, comme une explosion, et je suis sortie en courant.

Vic promena son regard de l'un à l'autre.

— Attendez, il y avait un ours dans les toilettes?

La femme eut l'air gênée.

— Je ne sais pas ce que c'était.

Je pointai un doigt vers les sanitaires.

— Mais quelque chose vous a attaquée là-dedans?

— Oui.

— Avant ou après les ours?

Elle soupira.

— J'étais à l'intérieur, je me cachai à cause des ours, quand je me suis dit... bref, vous voyez... que j'allais en profiter. J'ai appris qu'on fait ça dans le Wyoming, parce qu'on ne sait jamais quand se présentera la prochaine occasion.

Je me tournai vers Chuck.

— Et à quel moment es-tu arrivé, toi?

Chuck se pencha à l'intérieur, éteignit sa rampe lumineuse et referma la portière de son camion. Appuyé contre la carrosserie, il tendit à Andrea la bouteille d'eau estampillée au service des forêts. Visiblement, le temps qu'ils avaient passé ensemble sur le toit avait créé des liens entre eux.

— Je me suis garé lorsque j'ai vu les ours tourner autour des toilettes et je suis descendu de mon véhicule au moment où elle est sortie en trombe, faisant fuir les ours assez longtemps pour pouvoir arriver jusqu'à moi, mais là, ils l'ont vue, ils ont dû se dire qu'elle avait encore du popcorn au caramel et ils se sont lancés à nos trousses. (Il désigna son pick-up d'un mouvement du menton.) On a essayé de revenir au camion mais ils s'étaient intercalés entre nous et la portière, alors on a dû s'enfuir vers le bâtiment le plus proche. Andrea a dit qu'elle refusait de retourner à l'intérieur, ours ou pas, alors, on a grimpé sur le toit.

Après avoir examiné les alentours – mais on ne voyait ni l'Ours ni les ours –, Vic ajouta son grain de sel :

— Je parie que la conversation a été courte.

Le ranger regarda sa montre.

— J'ai cru qu'on allait être obligés d'attendre que les services de vidange arrivent pour vider la fosse septique avant l'hiver. Ils devraient être là d'ici une vingtaine de minutes.

Mlle Napier avait l'air un peu mécontente.

— Eh vous autres, vous allez faire quelque chose, quand même ?

Chuck me lança un coup d'œil, il avait la même réaction que moi, lorsqu'on nous interpellait, mes hommes et moi, d'un *vous autres*, mais lorsqu'il répondit, sa voix avait une tonalité espiègle.

— Eh bien, la première chose que je vais faire, c'est rédiger un procès-verbal à cinquante dollars si c'est la première fois que vous donnez à manger à des ours, à deux cents si c'est la deuxième fois, mais si c'est la troisième, l'amende atteint mille dollars assortis de six mois de prison. (Il fit le geste de sortir un crayon et son carnet de procès-verbaux.) Alors, premier, deuxième ou troisième délit ?

La femme le regarda fixement, puis sourit.

— Premier.

— Vous avez vu la chose, la créature non identifiée, dans les toilettes ? Elle secoua la tête.

— Pas vraiment.

— Et le coupable est toujours à l'intérieur ?

J'échangeai un regard avec Chuck et Vic et nous nous tournâmes tous les trois vers les sanitaires.

— Vous l'avez enfermée à clé dans les chiottes ?

Le ranger désigna la femme d'un mouvement du pouce.

— La créature, quelle qu'elle soit, a semble-t-il attaqué cette dame *in situ*.

Mon adjointe ricana.

— Vous rigolez.

La femme se balançait d'un pied sur l'autre.

— Écoutez, vous trouvez peut-être que c'est amusant... (Je levai une main rassurante, en flic bien élevé, mais elle poursuivit.) Ça m'a lacéré le cul, et en plus, j'ai toujours envie.

Aucun de nous ne sut exactement quoi répondre à cela, mais Chuck intervint avec ce qu'il pensait être une évidence.

— Eh bien, il suffit d'aller jusqu'à ces arbres, là, au pied de la colline.

Elle rétorqua :

— Pas question. (Elle jeta un coup d'œil à la rivière puis revint à lui comme si la réponse ne faisait pas le moindre doute.) Les ours.

Nous nous retournâmes et contemplâmes les toilettes du terrain de camping.

CE n'était pas juste de les appeler des toilettes mobiles. Il s'agissait en fait de beaucoup plus que ça – ce qu'ils appellent dans la littérature des sanitaires indépendants et autonomes. Bâti sur une dalle en béton, l'édifice était en bois, fait d'épais rondins qui avaient été montés sur une base en maçonnerie et pierre de rivière. Avec son toit peu incliné couvert de bardeaux et doté d'un surplomb très court, il avait dû être difficile à escalader.

J'étais le plus curieux de voir ce qui se trouvait à l'intérieur, alors on m'assigna la tâche de saisir la poignée métallique de la construction du service des forêts et d'ouvrir la porte. J'y avais collé mon oreille, mais je n'avais rien entendu.

— Tout le monde est prêt ?

— Attendez. Où sont les ours ?

Andrea s'était reculée pour être à côté de la portière du pick-up de Chuck qu'elle tenait ouverte, de manière à pouvoir grimper à l'intérieur si la situation l'imposait.

Je fis un geste du bras en direction du petit vallon qui s'enfonçait vers les hauteurs, les vraies.

— J'ai aperçu Henry à bien quatre cents mètres d'ici en train de les emmener de l'autre côté de la rivière.

Elle parut dubitative.

— Et s'il y en a un autre à l'intérieur ?

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas qu'ils partiraient en laissant un des leurs. D'autre part, si c'était un ours, on aurait entendu quelque chose. (Je jetai un coup d'œil à la petite construction.) Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ne fait pas beaucoup de bruit.

Chuck et moi restâmes devant la porte tandis que Vic prenait position de l'autre côté tout en fouillant sous son sweat-shirt pour dégainer son arme rangée dans un holster discret sur sa hanche. Je la regardai, et elle haussa les épaules.

— Merde. On n'a aucune idée de ce qui se cache là-dedans.

Je soupirai, tirai la poignée et ouvris la porte en grand.

Vide.

Il y avait une grande écharpe étalée sur le sol en béton, mais rien d'autre qui sortit de l'ordinaire. Vic, tenant son 9 mm à bout de bras, s'avança et regarda à l'intérieur comme si elle appartenait à une unité d'élite.

— RAS.

Ne voyant toujours rien, nous avançâmes, Chuck et moi, et examinâmes le petit espace confiné.

Je ramassai l'écharpe couleur brun cuivré de belle facture et la brandis pour la montrer à la jeune femme, qui se tenait toujours à côté du camion de Coon.

— C'est à vous ?

— Oui. Je suis costumière à Los Angeles, pour la télé, entre autres. Je l'ai tricotée moi-même.

— Voulez-vous venir la chercher ?

— Pas vraiment.

Je hochai la tête et jetai l'objet sur mon épaule tandis que Chuck s'avançait encore un peu et examinait de plus près l'intérieur du box. Au bout d'un moment, je me penchai pour scruter les profondeurs du trou. Je désignai son ceinturon, et lorsqu'il essaya de me tendre son arme, je secouai la tête et montrai la lampe torche accrochée sur sa hanche.

Coon défit la Maglite de son passant et me la tendit; je l'allumai et pointai le faisceau dans la fosse.

Un son étrange monta des toilettes.

— *Ouh-ouh-ouh-ouh-ououou...*

Le ranger me regarda.

— Un hibou ?

Enfonçant mon nez dans la manche de ma veste en cuir, je promenai le faisceau prudemment et m'arrêtai lorsqu'une paire d'yeux dorés se posa sur moi.

— *Ouh-ouh-ouh-ouh-ououou...*

Vic se rapprocha de moi et se pencha à son tour sur la fosse.

— Mais comment il a fait pour se fourrer là-dedans ?

Chuck parcourut la pièce du regard, mais les fenêtres et la porte n'avaient pas l'air de présenter la moindre faille. Il ressortit, leva les yeux vers la cheminée d'aération fixée sur le toit et la montra du doigt.

— Par là. Certains hiboux font leur nid dans des creux, ils cherchent des espaces sombres, confinés, pour nicher et s'installer. Celui-ci a dû passer par le conduit et il est resté coincé. (Il soupira.) Des milliers de hiboux meurent de cette manière-là. Le Teton Raptor Center à Jackson a mis en place un programme d'installation de grilles sur les conduits d'aération pour éviter qu'ils ne se tuent, mais apparemment il n'inclut pas encore les Bighorns.

La femme cria depuis le pick-up.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un hibou.

Elle me regarda, un peu incrédule.

— Dans les toilettes ?

— Apparemment.

— Et vous pouvez le faire sortir ?

Je pointai à nouveau le faisceau de la Maglite dans la fosse.

— Mes bras ne sont pas assez longs.

Je jetai un coup d'œil en direction de Vic, mais elle secoua la tête.

— Si toi, tu ne peux pas l'atteindre, je n'ai aucune chance d'y arriver.

Coon regarda sa montre à nouveau.

— Le camion hydrocureur va arriver d'une minute à l'autre. (Il sortit et alla ramasser un gros caillou pour caler la porte en position ouverte.) Désolé, je ne supporte pas l'odeur.

— Que vont-ils faire ?

— Ils vont vider la fosse avec leur pompe.

— Avec le hibou à l'intérieur ?

— Ouais. (Il nous lança un coup d'œil.) La seule chose qu'ils pourraient faire, c'est répandre le contenu de la fosse ici, sur le sol. (Il fit la grimace.) Mais je ne peux pas leur demander de faire ça, pas dans une forêt protégée. En plus, l'oiseau ne s'en sortirait pas, de toute manière.

Napier s'était approchée tout doucement – apparemment, elle avait finalement décidé que le hibou n'était pas menaçant dans l'immédiat.

— Écoutez, je vais m'en aller d'ici pour chercher d'autres toilettes, mais je n'ai pas la moindre idée de la direction à prendre. Est-ce que quelqu'un pourrait m'indiquer le chemin ?

Chuck marqua une pause puis haussa les épaules.

— Le devoir m'appelle.

— Tu t'en vas ?

Il partit en direction de son pick-up.

— Je vais l'accompagner jusqu'au terrain de camping de Lost Cabin et j'essaierai de remonter ensuite, OK ?

— QUEL enfoiré.

Vic me regarda tandis que le ranger faisait demi-tour dans son pick-up, Mlle Napier le suivant dans son propre véhicule.

— Et si on prenait un bâton ?

Je soupirai et me dirigeai vers le fossé, trouvai une branche utilisable d'un diamètre comparable à mon doigt et retournai dans les toilettes. Je me penchai sur la fosse et plongeai avec précaution le bâton dans le trou, en prenant garde d'éviter les yeux ronds, iridescents et furibonds qui continuaient à épier le moindre de mes mouvements.

Diable, je serais furieux de me retrouver coincé là-dedans, moi aussi.

D'une main ferme, j'amenai la branche lentement à l'endroit où je pensais que le hibou se trouvait, le bâton fut tiré d'un coup sec, puis j'entendis un craquement sonore. Ne sentant plus rien, je remontai ma main et regardai l'extrémité cassée.

— Hou-là.

Vic scruta la pénombre du trou.

— Pas question que je fourre ma main ni quoi que ce soit d'autre là-dedans, à la portée de cette saleté.

Je me tournai et vis la Nation Cheyenne émerger des saules bordant la rivière, tenant le plateau en plastique désormais vide.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a un hibou là-dedans.

Il jeta le plateau sur le capot de son camion et approcha.

— Quel genre ?

— Genre furax. (Vic regarda derrière lui.) Où sont les ours ?

— Plus haut, au bord de la rivière. Je les ai emmenés au-delà de l'endroit où le courant est plus fort, puis j'ai retraversé sur un tronç. Je ne crois pas qu'ils vont se donner la peine de revenir sur leurs pas, ils sont assez gavés de poisson.

Je me penchai sur la fosse.

— On essaie de trouver un moyen de le sortir de là.

Il regarda mon épaule.

— Belle écharpe.

J'avais oublié de rendre son accessoire à la costumière.

— *Ouh-ouh-ouh-ouh-ououou...*

Henry se pencha sur le bord de la cuvette et j'allumai la Maglite pour qu'il y voie plus clair. Il laissa échapper une expiration sifflante entre ses lèvres serrées.

— Un grand duc de Virginie... la princesse du Camp des Morts.

— Princesse ?

Il approuva d'un signe de tête.

— C'est une jeune femelle.

Vic se pencha à son tour.

— Et comment tu arrives à savoir ça ?

La Nation Cheyenne sourit.

— Le cri, il est clairement féminin.

Mon adjointe secoua la tête.

— Et elle, elle est clairement dans la merde.

Henry se tourna vers moi, et je le mis au courant.

— Les gens de l'assainissement vont arriver d'une minute à l'autre, et ils vont vider la fosse de son contenu, le hibou avec.

L'Ours se redressa d'une manière qui n'était pas très différente de celle de l'autre ours prêt à charger auquel nous venions d'être confrontés.

— On ne peut pas faire ça.

— Henry...

— Elle est peut-être plus qu'un simple hibou.

Je secouai la tête devant le ridicule de la situation.

— Henry, personne ne veut voir ce hibou se faire tuer, mais...

— C'est peut-être une messagère du Camp des Morts, et même peut-être plus que ça. (Il prit une profonde inspiration et essaya d'expliquer.) Dans ma nation, certaines personnes, hommes et femmes, qui pratiquent la Médecine ont, à ce qu'on croit, le pouvoir de changer de forme. La forme qu'ils choisissent le plus souvent est celle du hibou, de manière à pouvoir se déplacer sans bruit dans la nuit et jeter des sorts aux gens pendant leur sommeil, c'est-à-dire lorsqu'ils sont les plus vulnérables aux forces spirituelles.

Vic regarda l'Ours, puis se tourna vers moi, avant de revenir au grand Cheyenne.

— Si c'est comme ça que tu comptes nous convaincre de la sauver, ça ne marche pas.

— Pour mon peuple, il n'y a qu'un seul hibou qui ne peut être qu'un oiseau, c'est le hibou brachyote ou hibou des marais, une source importante de pouvoir médicinal pour les chamans. (Il désigna les toilettes.) Mais là, ce n'est pas ce genre de hibou, donc, c'est un *Mista*, un esprit-de-la-nuit. Même les *Hohmuhke*, les guerriers cheyennes contraires* de l'époque des bisons, portaient des plumes de hibou, mais jamais celles du grand duc ni du petit duc – leur pouvoir est trop puissant. Alors, c'était des plumes de puissance inférieure qui étaient attachées au bouclier, à la lance ou à la coiffe des guerriers pour les protéger, les aider à voir dans le noir et les rendre silencieux comme la mort.

Vic haussa les épaules.

— Eh bien, celui-ci va être silencieux et mort d'ici quelques minutes.

Henry tendit une main.

— Je ne suis pas chaman et je ne sais pas faire la différence entre le Messager et un hibou ordinaire, mais les saints hommes et saintes femmes font souvent appel à l'aide spirituelle de ces hiboux pour les

* Les guerriers "contraires" faisaient l'inverse de ce qu'aurait commandé la logique : ils s'engageaient dans le combat lorsque la déroute de leurs frères d'armes était assurée, par exemple. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

pratiques de guérison. La croyance veut que le hibou ait des pouvoirs médicinaux, qui sont doux et légers, comme ses plumes.

Je brandis le bâton et lui montrai l'extrémité brisée.

— Doux et légers ? Elle a fait ça.

Il secoua la tête sans se laisser intimider.

— C'est une jeune grand duc et très probablement l'esprit d'une personne sacrée transformée, d'un mort inquiet. Les aigrettes sur sa tête symbolisent les cornes, les signes distinctifs des êtres spirituels que sont les chefs du royaume des morts.

Il me lança un coup d'œil comme pour me dire qu'il n'en avait pas tout à fait terminé, même s'il était réticent à poursuivre.

— Ou alors, il est possible que ce hibou soit autre chose.

— Quoi ?

— Vu qu'elle est jeune...

— Quoi ?

Il soupira et me regarda droit dans les yeux.

— Le Messager spirituel d'une âme à naître, l'incarnation d'une jeune créature qui n'est pas encore arrivée dans ce monde.

Je pensai à Cady.

— Tu n'es pas sérieux.

— Si.

Vic croisa les bras et s'appuya contre le mur.

— Putain, nous voilà bien.

Le visage de Henry restait on ne pouvait plus sérieux.

— J'ai l'intime croyance que cette *Mista* ou *Hiba'n Winu'cala* est l'esprit de...

Je sentis un frisson me parcourir tout entier. Je pensai aux prophéties que Virgil White Buffalo, le dernier chaman que j'avais rencontré dans ces montagnes, avait énoncées concernant ma fille et ma petite-fille.

— Ma petite-fille.

— Lola ? avança Vic.

— Exactement.

Je les regardai tous les deux.

— Nous devons sauver ce hibou.

Vic me répondit par une mimique incrédule.

— T'as perdu la tête ?

— Peut-être, mais il faut que nous sauvions ce hibou.

Elle toisa l'Ours.

— Écoute, ne le prends pas mal, Henry... (Mon ami croisa mon regard.) Si tu crois à ces bobards, c'est tant mieux, mais je ne vois pas comment on va pouvoir agir avant que la Suceuse de l'Ouest arrive.

Je tendis le bras et soulevai le couvercle – le diamètre du siège en plastique était d'environ quarante-cinq centimètres au plus large de l'ovale, entre l'avant et l'arrière.

— Il faut qu'on essaie de descendre là-dedans.

Elle fit la grimace.

— Et ensuite ?

J'enlevai l'écharpe brun cuivré de mon épaule.

— On peut utiliser ceci pour l'enrouler dedans, comme ça, elle ne pourra pas attaquer, et ensuite, on la sort.

Ignorant l'odeur, je m'accroupis à côté du trône et plongeai mes deux bras, mais ma progression fut arrêtée par la largeur de mes épaules lorsqu'elles cognèrent contre le bord en plastique.

— Allons bon...

Je levai les yeux vers la Nation Cheyenne, mais je savais qu'il avait la même carrure que moi, au moins; puis nous nous tournâmes tous les deux vers Victoria Moretti.

Elle ne bougea pas.

— Alors là, vous pouvez toujours courir.

— On peut te tenir par les chevilles...

— Et allez vous faire foutre! Il n'est pas question que j'aïlle me fourrer dans ce truc.

Henry se pencha en avant pour attirer son attention et illustra la technique en plaçant ses bras au-dessus de sa tête en position de plongeon.

— Si tu tends les bras... (Il joignit le geste à la parole.) Ça réduira ta largeur d'épaules et on pourra te descendre.

Elle alla jusqu'à poser la main sur son arme attachée bien haut à sa taille.

— Pas question que je fasse du plongeon dans un chiotte pour sauver un hibou.

Je me redressai et nous désignai d'un geste, Henry et moi.

— On ne passe pas, nous.

— Ouais, ben, j'en ai strictement rien à foutre.

Je barrai le chemin de la sortie avec mon bras tendu.

— Si on te tient tous les deux, il ne peut pas t'arriver quoi que ce soit. Elle croisa les bras.

— Il n'est pas question que je descende dans ces toilettes.

Ses yeux passaient de l'un à l'autre, et je voyais bien qu'elle commençait à se laisser amadouer, pensant probablement à ce que Virgil avait dit. Elle prit une profonde inspiration, luttant contre la nausée à cause de l'odeur, et commença à défaire son ceinturon. Elle sortit le Glock de son holster et le posa par terre, puis se mit à vider ses poches – son iPod, ses stylos, carnets, clés, lunettes de soleil et autres objets, qu'elle nous donna. Elle marqua une pause et nous menaça d'un doigt tendu.

— Si vous me laissez tomber, on sera tous les trois dans la merde, je vous le dis.

— COMBIEN tu pèses, Vic?

— Je t'emmerde, c'est ça, mon poids.

Je lançai un coup d'œil à la Nation Cheyenne et il hocha la tête. Nous savions tous les deux que nous pourrions la porter toute la journée sans le moindre problème. Je tendis à Vic l'écharpe, qui était tricotée dans un fil étonnamment épais.

— Si j'étais toi, j'enroulerais ça autour du hibou le plus vite possible, juste pour éviter qu'elle puisse se jeter sur toi.

Elle enfila les gants qu'elle avait pris dans le Rezdawg, une sage précaution.

— Pour ça, je veux bien te croire.

Henry jeta un coup d'œil dans le trou puis s'accroupit pour prendre les lunettes de soleil posées sur le tas de ses affaires.

— Ce serait peut-être bien que tu mettes ça.

Elle regarda l'Ours.

— Ça, c'est une paire d'Oakley Fast Jacket à deux cent vingt dollars, et je n'ai aucune intention de les perdre là-dedans. En plus, tu ne crois pas qu'il fera assez noir, au fond?

Henry déplaça le précieux objet.

— Si j'étais toi, je ne refuserais pas d'avoir une protection sur les yeux.

Vic prit les lunettes et, de mauvaise grâce, les enfila.

— Si je les laisse tomber, je vais avoir envie de les repêcher avec une canne.

L'Ours acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord.

Vic s'approcha et se planta devant le trône. J'allumai la lampe torche pour localiser le hibou. Il n'avait pas bougé.

— Tu veux que j'essaie de tenir la lampe pendant que... ?

Sa voix grimpa de quelques octaves.

— T'as intérêt à bien me tenir, je te le dis. Je refuse que vous vous concentriez sur autre chose que serrer mes jambes super-fort et ne pas me laisser tomber, compris, espèces de tarés ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Je ne plaisante pas.

— Je vois ça. (Je lançai un regard dans le trou et ajoutai :) Je ne plaisanterais pas non plus, à ta place.

Son regard plongea dans l'abysse.

— J'arrive pas à croire que je vais faire un truc pareil.

— C'est pour une grande cause.

Henry posa sa main sur l'épaule de Vic.

— Si j'étais toi, je garderais la bouche fermée, aussi.

Vic le regarda, esquissa un faux sourire, tendit le bras, arracha quelques feuilles de papier toilette qu'elle entortilla avant de les enfoncer comme des mèches dans ses narines ; puis elle leva les bras et enroula l'écharpe autour de ses mains.

— Prête.

Nous nous baissâmes, Henry et moi, et attrapâmes ses jambes au niveau des genoux et des chevilles. Nous la soulevâmes aisément et la retournâmes la tête en bas.

— Ça va ?

Elle répondit d'un mouvement de tête, et nous commençâmes à la descendre dans la fosse, l'écharpe au bout de ses bras tendus. Il y eut un bruissement d'ailes et Vic s'agita, mais notre prise demeura ferme.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix, étouffée et nasale, remonta en échos.

— Elle s'est déplacée, elle est de l'autre côté. Est-ce que vous pouvez me faire pivoter pour que je puisse lui faire face ?

L'Ours et moi échangeâmes un regard, essayant d'imaginer comment nous allions réussir à effectuer un mouvement pareil; finalement, Henry enjamba l'arrière des toilettes, puis passa sa deuxième jambe tandis que je me tournai vers la droite.

— C'est mieux ?

Il y eut un autre battement en dessous, et la voix de Vic résonna à nouveau contre le béton qui se trouvait sous le plancher.

— Je crois. Il fait tellement noir là-dedans, et avec les lunettes, je vois que dalle.

Une pause, puis elle reprit :

— Il va falloir que vous me descendiez plus bas. Je n'arrive pas à atteindre le coin dans lequel je crois qu'elle se planque.

— Descendre de combien ?

Sa voix nous parvint en échos.

— Peut-être une trentaine de centimètres, mais pas plus.

Henry et moi commençâmes à la faire descendre lorsqu'elle s'écria :

— Stop !

— OK.

— J'ai besoin d'une minute pour me préparer, alors, tenez-moi en place.

La Nation Cheyenne et moi restâmes ainsi, au-dessus des toilettes, avec les pieds de Vic Moretti dans la figure, et je me dis que même ses pieds sentaient bon, mais peut-être était-ce seulement en comparaison de ce qui nous entourait. Nous n'avions pas grand-chose d'autre à faire, alors, je revins sur le sujet brûlant.

— Lola ?

Il hocha la tête avec un air résolu, le genre d'expression qui généralement signifiait que "la plus grande juriste de notre temps" avait pris sa décision.

— Lola, la version courte de Dolores, emprunté au titre de la Vierge Marie : Virgen Maria de los Dolores.

— Notre-Dame des Douleurs ?

Il réfléchit.

— Eh bien oui... techniquement.

La voix de Vic résonna à nouveau.

— Super, ça pourra être son nom de scène.

Il secoua la tête à mon intention et nous sentîmes Vic bouger entre nos mains à nouveau, se préparant probablement pour le geste fatidique.

— Ça va toujours ?

— Cramponnez-vous, ça risque de devenir un peu casse-gueule dans les secondes qui viennent.

Je serrai la jambe de mon adjointe un peu plus fort. Henry grogna. Je levai les yeux vers lui.

— Quoi ?

Ses yeux noirs se posèrent tranquillement sur moi.

— Quoi quoi ?

— T'as dit quelque chose ?

— Non.

Je haussai les épaules, mais j'entendis à nouveau le grognement, alors que je n'avais pas quitté Henry des yeux, cette fois – sa bouche n'avait pas bougé. Nous échangeâmes un regard, les sourcils levés, avant de pivoter de concert vers la porte calée en position ouverte : la mère ourse noire reniflait le sol juste à côté de la dalle en béton.

— Vic...

— Attention, j'y vais...

L'ourse leva la tête et se tourna vers les toilettes en entendant le son de ma voix. On ne se rend pas tout à fait compte de la taille de ces bêtes-là tant qu'on ne les approche pas de près, face à face. L'ourse était à peu près de notre taille, mais les mois d'abondance estivale lui avaient bien profité, et j'étais prêt à parier qu'elle pesait plus lourd que Henry et moi. Ces animaux n'ont pas une vue extraordinaire, mais leur odorat est extrêmement fin et les choses qui nous semblent répugnantes sont pour eux aussi appétissantes que le menu habituel du Busy Bee Cafe.

Je parlai à voix basse.

— Je croyais que tu avais dit qu'ils ne reviendraient pas sur leurs pas ?

Le chuchotement de l'Ours était à peine audible, et d'un calme parfait.

— Ils ne l'ont pas fait, mais à l'évidence, leur mère, si.

— Je pense que nous devrions sortir Vic de là.

— Je suis d'accord.

Nous étions sur le point de nous exécuter quand Vic s'arc-bouta et se projeta vers l'oiseau. Aussitôt, nous entendîmes un battement d'ailes frénétique et un chapelet de jurons épouvantables. La violence de son mouvement remonta le long de ses jambes jusqu'à nous.

L'ourse souffla deux ou trois fois, puis agit comme elle l'avait fait lorsque nous étions arrivés dans le Rezdawg – elle prit son élan à deux reprises et se dressa sur ses pattes de derrière. Le gonflement des muscles bandés de ses épaules constituait à lui seul une menace sans qu'elle ait besoin d'esquisser le moindre geste. J'avais entendu dire que ces créatures étaient à peu près six fois plus puissantes qu'un homme, et rien qu'à voir son tour de taille, je n'avais pas beaucoup de doutes sur la question. Henry et moi étions nettement en sous-nombre, à six contre deux, enfin, deux et demi en comptant Vic.

Elle renifla l'air à nouveau et fouilla du regard la pénombre à l'intérieur de la cabane, à moins d'un mètre cinquante de nous.

Je parlai aussi doucement que possible :

— Henry?

— Ne bouge pas.

La voix de Vic s'éleva à nouveau sous nos pieds, un peu plus frénétique cette fois-ci.

— Je l'ai ! Je l'ai ! Remontez-moi avant qu'elle ne m'échappe, putain !

Je me dis que je pourrais certainement m'emparer de mon arme tout en tenant Vic, puisque j'avais l'aide de Henry, même si je n'envisageais qu'un tir de sommation. L'ourse inclina la tête comme un chien, et je ne pus m'empêcher de me dire que la situation de Vic avait beau être horrible, c'était elle, de nous trois, qui avait le plus de chances de survivre sans être taillée en pièces.

Vic donna quelques coups de pied.

— Hé, sortez-moi de là, bordel !

L'ourse fit un pas vers nous, sans cesser de renifler l'air.

Je parlai du coin de la bouche.

— Vic, arrête de donner des coups de pied et...

— Quoi ? Hé, cette salope emplumée est en train de planter ses serres dans mes nichons !

L'ourse fit un pas de plus, haletant, la tête baissée comme si elle s'apprêtait à charger.

La voix de l'Ours resta calme.

— Elle va bluffer au moins une fois, peut-être deux, avant de charger pour de bon, si elle se décide.

— Aïe, putain ! C'est pas drôle du tout !

Je continuai à parler du coin de la bouche.

— Tu crois que si elle se rend compte que nous sommes trois, elle risque de reculer ?

— Peut-être, ou on peut lui donner Vic en pâture.

L'ourse se jeta en avant, allant jusqu'à faucher un des poteaux de soutènement en bordure de la dalle, ce qui fit trembler toute la structure. Au même moment, nous tirâmes aussi fort que possible pour sortir mon adjointe de la fosse. Le paquet qu'elle tenait explosa dans un déluge de laine brun cuivré et d'ailes battant furieusement l'air tandis que le grand duc, sans perdre une seconde, se libérait, envoyant Vic au tapis et nous autres contre les murs.

De près, elle était absolument magnifique – les plumes déployées en éventail comme les rayons d'un soleil dentelé, et bien qu'elle ne fût qu'adolescente, ses ailes semblaient remplir la pièce. Trois piqués phénoménaux et elle reprit de la hauteur, avant de sortir en trombe, fonçant droit sur l'ours.

C'était comme si les prophéties de Henry s'étaient réalisées. Une âme possédée venue du Royaume des morts était montée des profondeurs avec toute la fureur d'une banshee couverte de plumes.

L'ourse ne comprit pas ce qui l'avait frappée, et elle s'en fichait. Dès que le hibou apparut, elle battit en retraite aussi vite que ses quatre pattes le lui permettaient. Le hibou s'enfonça dans les bosquets de saules pour remonter le vallon, avant de disparaître de notre champ de vision.

Nous restâmes là sans bouger, sous le contrecoup des événements. Vic donnait l'impression d'avoir traversé l'épreuve la plus difficile, le visage encore rouge d'avoir passé tant de temps suspendue la tête en bas.

— Mais qu'est-ce qui vient de se passer, bordel ?

Je regardai dehors et vis les reflets de cuivre de l'écharpe sur le sol entre nous et le pick-up de Henry, mais il n'y avait plus le moindre signe de la présence du hibou. C'était comme si elle s'était tout simplement volatilisée.

Je lançai un coup d'œil à la Nation Cheyenne et le regardai sortir du bâtiment, s'accroupir sur le gravier et ramasser une grande plume marron et blanc. Il la fit tourner entre son pouce et son index.

— Je crois que nous venons d'assister à l'apparition d'une *Mista*.

Vic se tâta les cheveux, jeta un coup d'œil par terre, puis regarda à nouveau les toilettes.

— Je crois que j'ai perdu mes lunettes.



DESCENDANT en roue libre pour laisser refroidir les freins sur la route paisible qui dévalait de la montagne, Henry et moi discutâmes des détails de ce qui s'était passé et de leur signification. Vic nous ignorait et continuait à écouter sa musique.

— Alors, tu penses que le hibou était là pour nous sauver ?

— Oui.

— Et qu'il était l'incarnation de ma petite-fille ?

— Peut-être bien. (Il hocha brièvement la tête, comme s'il n'y avait en fait pas de doute.) C'est son lien avec la mort, l'au-delà et la renaissance qui marque le hibou comme une incarnation d'esprit. Je pense qu'elle était le messager à la bifurcation de la Voie suspendue, la Voie lactée, qui mène au Camp des Morts. Elle a le pouvoir de décider qui va passer, qui sera mort-né ou qui sera condamné à errer éternellement sur la terre comme les esprits ou *wana'gi*. Le *Hiba'n Winu'cala* est chargé de cette transition, et on doit lui crier son nom de manière qu'il puisse évaluer le mérite de l'âme qui y est attachée. Si on a un bon nom, on peut passer la bifurcation, mais si on en a un mauvais, on est aiguillé sur une branche qui n'est qu'une impasse.

Vic, les écouteurs dans les oreilles et les yeux fermés, continuait à nous ignorer, et je me penchai un peu en avant pour voir l'Ours.

— Alors, d'après les croyances cheyennes, on a un nom avant d'arriver dans ce monde ?

— Oui. Nous avons toujours un nom, avant et après notre temps ici.

— Est-ce qu'on peut changer de nom ?

Il hocha la tête.

— Oui, mais on risque de changer de chemin, et le ou la Mista peut t'empêcher de passer.

— Tu veux dire ne pas donner l'autorisation d'entrer ou de sortir du monde ?

— Oui, ça peut être compliqué.

Il soupira tout en manœuvrant le pick-up pour rejoindre la route en première et emmener le Rezdawg vers le pied de la montagne. Ses doigts allèrent caresser la plume, désormais accrochée à son rétroviseur avec son sac médecine.

— Mon père a vécu avec la mort pendant très longtemps, et je me souviens que la nuit où il est parti, un grand duc était assis sur les poteaux

CRAIG JOHNSON

du tipi familial, devant la maison. Lorsque j'allais me recueillir sur sa tombe, il y avait toujours une plume de hibou posée dessus, et il y en a une encore aujourd'hui.

J'étais sur le point d'ajouter quelque chose lorsque Vic, qui avait ajusté ses écouteurs, se pencha en avant et commença à tapoter sur le tableau de bord tout doucement.

Lola, Lo-lo-lo-lo-Lola...

Lola.

Du même auteur :



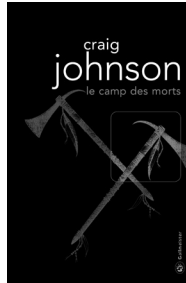
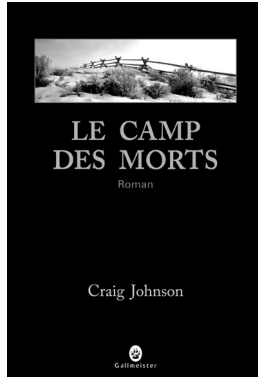
Little Bird

APRÈS vingt-quatre années passées au bureau du shérif du comté d'Absaroka, dans le Wyoming, Walt Longmire aspire à finir sa carrière en paix. Ses espoirs s'évaporent quand on découvre le corps de Cody Pritchard près de la réserve cheyenne. Deux années auparavant, Cody avait été un des quatre adolescents condamnés avec sursis pour le viol d'une jeune Indienne, Melissa Little Bird, un jugement qui avait avivé les tensions entre les deux communautés. Aujourd'hui, il semble que quelqu'un cherche à se venger.

Alors que se prépare un blizzard d'une rare violence, Walt devra parcourir les vastes espaces du Wyoming sur la piste d'un assassin déterminé à parvenir à ses fins.

Avec *Little Bird*, premier volet des aventures de Walt Longmire, Craig Johnson nous offre un éventail de personnages dotés d'assez de sens du tragique et d'humour pour remplir les grandes étendues glacées des Hautes Plaines.

Prix du roman noir 2010 du NOUVEL OBSERVATEUR / BIBLIOS
Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2009



Le Camp des Morts

LORSQUE le corps de Mari Baroja est découvert à la maison de retraite de Durant, le shérif Longmire se trouve embarqué dans une enquête qui le ramène cinquante ans en arrière. Il plonge dans le passé déchirant de cette femme et dans celui de son mentor, le légendaire shérif Connally.

Tandis que l'histoire douloureuse de la victime prend peu à peu une résonance dans le présent, d'autres meurtres viennent jalonner son enquête. Aidé par son ami de toujours, l'Indien Henry Standing Bear, le shérif mélancolique et désabusé se lance à la poursuite de l'assassin à travers les Hautes Plaines enneigées.

Le Camp des Morts, deuxième volet des aventures de Walt Longmire, nous emmène au cœur d'une violence tapie dans les paysages magnifiques du Wyoming. Et hisse Craig Johnson au niveau des plus grands.

Lauréat du Prix 813

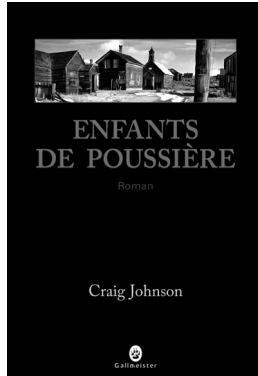
Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2010



L'Indien blanc

WALT Longmire est le shérif du comté d'Absaroka depuis près d'un quart de siècle et n'a pas pour habitude de s'éloigner de ses terres familières du Wyoming. Quand il décide d'accompagner son vieil ami Henry Standing Bear à Philadelphie, où vit sa fille Cady, il ne se doute pas que son séjour va prendre une tournure tragique. Agressée pour une raison inconnue, Cady se retrouve dans un profond coma, première victime d'une longue liste, et Walt doit se lancer sur la piste d'un vaste réseau de trafiquants de drogue. Commence alors une longue errance urbaine sous la surveillance d'un mystérieux Indien blanc.

Ce nouveau volet des aventures de Walt Longmire nous entraîne dans une course-poursuite haletante au cœur de la Cité de l'amour fraternel et confirme l'appartenance de ce shérif mélancolique à la famille des grands héros de roman policier.



Enfants de poussière

DANS le comté d'Absaroka, Wyoming, la découverte du corps d'une jeune Asiatique étranglée en bordure de route est plus qu'inattendue. Et quand on retrouve près des lieux du crime un vagabond indien au physique de colosse, Virgil White Buffalo, en possession du sac à main de la victime, l'affaire pourrait être vite expédiée. Pourtant, le shérif Longmire a du mal à croire que Virgil soit l'assassin, d'autant que, dans le sac à main de la morte, on retrouve un vieux cliché qui le ramène à sa première enquête criminelle, près de quarante ans plus tôt, en pleine guerre du Vietnam.

Enfants de poussière est un polar haletant qui nous entraîne des boîtes de nuit de Saigon aux villes fantômes du Wyoming. Ce nouveau volet des aventures de Walt Longmire est l'un des plus ambitieux de son auteur.

Sélectionné par la rédaction de LIRE parmi les dix meilleurs polars de l'année 2012.

Lauréat du prix SNCF du polar 2015

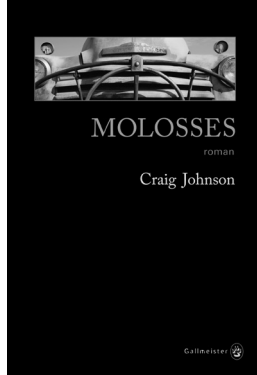


Dark Horse

L'AFFAIRE paraissait pourtant simple. Wade Barsad, un homme au passé trouble, a enfermé les chevaux de sa femme Mary dans une grange avant d'y mettre le feu. En retour, celle-ci lui a tiré six balles dans la tête durant son sommeil. Telle est du moins la version officielle. Mais le shérif Walt Longmire ne croit pas à la confession de Mary. Persuadé de son innocence, Walt décide de se rendre sur les lieux du crime. Il débarque incognito à Absalom, la petite ville du comté voisin – où il n'a pas de juridiction –, et se heurte très vite à l'hostilité de la plupart des habitants. Mais Walt n'est pas là pour se faire des amis, et il ne tardera pas à découvrir qu'une grande partie de la population avait de bonnes raisons de vouloir la mort de Wade.

Dark Horse est un polar tendu comme une corde. Craig Johnson entraîne son shérif dans une chevauchée palpitante à travers les paysages rudes et désolés du Wyoming sans jamais se départir de son humanité et de son humour habituels.

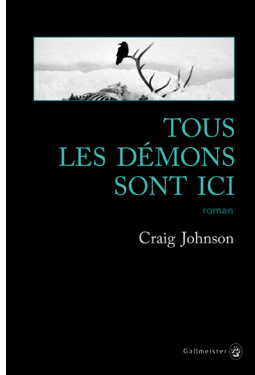
Sélectionné pour le prix du meilleur polar 2015 par les lecteurs de Points



Molosses

ALORS que l'hiver s'installe dans le comté le moins peuplé de l'État le moins peuplé des États-Unis, Walt Longmire, son shérif, se voit confier une curieuse mission : celle de mettre la main sur le propriétaire d'un pouce abandonné à la décharge. L'enquête devient rapidement haute en couleur, car Walt se trouve face à deux molosses qui gardent le terrain, à son vieux propriétaire loufoque et à un promoteur immobilier multimillionnaire qui cherche à prendre possession des lieux pour étendre son vaste ensemble de ranchs luxueux. Sans parler d'un jeune couple fleurant bon la marijuana, de la vieille institutrice au charme incontesté, du perroquet dépressif et déplumé et de quelques cadavres qui bientôt viennent compliquer cette affaire.

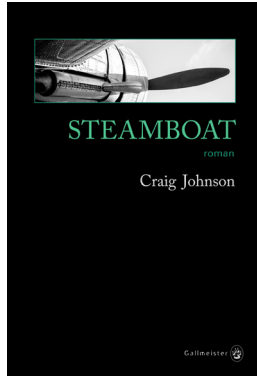
On retrouve dans *Molosses* ce remarquable équilibre entre tension extrême et humour décapant qui font de Craig Johnson un des grands maîtres du polar américain.



Tous les démons sont ici

INDIEN Crow d'adoption, Raynaud Shade est considéré comme le plus dangereux sociopathe des États-Unis et représente le cauchemar de tout policier. Finalement interpellé, il avoue avoir enterré un cadavre au beau milieu des Bighorn Mountains, dans le Wyoming, et c'est à Walt Longmire que revient la tâche d'escorter Shade, en plein blizzard, jusqu'au corps. Mais le shérif sous-estime peut-être les dangers d'une telle expédition. Car pour tenter de rétablir la justice, il va devoir braver l'enfer glacial des montagnes et tromper la mort avec, pour seul soutien, un vieil exemplaire de *La Divine Comédie* de Dante.

Dans ce nouveau volet des aventures de Walt Longmire, Craig Johnson transforme le lumineux décor des Hautes Plaines en un inquiétant théâtre des ombres, dans un polar sous très haute tension.



Steamboat

PLONGÉ dans la lecture du *Chant de Noël* de Dickens, le shérif Walt Longmire voit surgir à la porte de son bureau une jeune femme élégante, cicatrice au front et mille questions en tête à propos de son passé et de l'ancien shérif, Lucian Connally. Mais impossible pour le vieil homme de se rappeler cette femme jusqu'à ce qu'elle prononce le nom de "Steamboat". Tous replongent alors dans les souvenirs du Noël 1988 : une tempête de neige apocalyptique, un accident de la route meurtrier, et un seul moyen d'intervenir, un bombardier datant de la Seconde Guerre mondiale appelé *Steamboat* et que Lucian est seul capable de piloter.

Dans la lignée des nouvelles de Noël de Craig Johnson, ce roman nous entraîne dans le passé de Walt Longmire et nous fait revivre son premier Noël épique en temps que shérif. Un exercice de haute voltige qui défie le temps et les souvenirs.

CATALOGUE

Edward Abbey

Désert solitaire

Un fou ordinaire

Le Gang de la Clef à Molette

Le Feu sur la montagne

Le Retour du Gang

Seuls sont les indomptés

Rick Bass

Le Livre de Yaak

Viken Berberian

Das Kapital

Ron Carlson

Le Signal

Cinq ciels

Retour à Oakpine

Kathleen Dean Moore

Petit traité de philosophie naturelle

James Dickey

Délivrance

Pete Fromm

Indian Creek

Avant la nuit

Ghinook

Comment tout a commencé

Lucy in the sky

Samuel W. Gailey

Deep Winter

John Gierach

*Traité du zen et de l'art de la pêche
à la mouche*

Truites & Cie

Même les truites ont du vague à l'âme

Là-bas, les truites...

Sexe, mort et pêche à la mouche

Danse avec les truites

Aaron Gwyn

La Quête de Wynne

Roderick Haig-Brown

Le Printemps d'un pêcheur

John Haines

Vingt-cinq ans de solitude

Bruce Holbert

Animaux solitaires

Robert Hunter

Les Combattants de l'Arc-en-Ciel

Craig Johnson

Little Bird

Le Camp des Morts

L'Indien blanc

Enfants de poussière

Dark Horse

Molosses

Tous les démons sont ici

Steamboat

Phil Klay

Fin de mission

Adam Langer

Les Voleurs de Manhattan

Barry Lopez

Rêves arctiques

Bruce Machart

Le Sillage de l'oubli

Des hommes en devenir

William March

Compagnie K

Ayana Mathis

Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride

L'Oiseau du Bon Dieu

Howard McCord

L'Homme qui marchait sur la Lune

Larry McMurtry

Et tous mes amis seront des inconnus

Le Saloon des derniers mots doux

John McPhee

Rencontres avec l'Archidruide

Kent Meyers

Twisted Tree

Melinda Moustakis

Alaska

Greg Olear

Totally Killer

Robert Olmstead

Le Voyage de Robey Childs

Doug Peacock

Une guerre dans la tête

Tom Robbins

Comme la grenouille sur son nénuphar

Une bien étrange attraction

Un parfum de jitterbug

Jambes fluettes, etc.

Rob Schultheis

L'Or des fous

Sortilèges de l'Ouest

Bob Shacochis

La Femme qui avait perdu son âme

Terry Southern

Texas Marijuana et autres saveurs

Mark Spragg

De flammes et d'argile

Wallace Stegner

Lettres pour le monde sauvage

Mark Sundeen

Le Making Of de "Toro"

Glendon Swarthout

Homesman

William G. Tapply

Dérive sanglante

Casco Bay

Dark Tiger

Terry Tempest Williams

Refuge

Alan Tennant

En vol

Jim Tenuto

La Rivière de sang

Trevanian

La Sanction

L'Expert

Shibumi

Incident à Twenty-Mile

The Main

David Vann

Sukkwon Island

Désolations

Impurs

Goat Mountain

Tony Vigorito

Dans un jour ou deux

John D. Voelker

Itinéraire d'un pêcheur à la mouche

Testament d'un pêcheur à la mouche

Lance Weller

Wilderness

William Wharton
Birdy

Benjamin Whitmer
Pike

Stephen Wright
Méditations en vert

Kim Zupan
Les Arpenteurs

Collection **NEONNOIR**

Jon Bassoff

Corrosion

Peter Farris

Dernier appel pour les vivants

Jake Hinkson

L'Enfer de Church Street

Matthew McBride

Frank Sinatra dans un mixeur

Todd Robinson

Cassandra

Benjamin Whitmer

Pike

Cry Father

S. Craig Zahler

Exécutions à Victory

Collection **totem**
des livres au format poche

Eve Babitz
Jours tranquilles, brèves rencontres

Rick Bass
Les Derniers Grizzlys
Le Livre de Yaak

Larry Brown
Joe
Père et Fils

Ron Carlson
Le Signal

James Dickey
Délivrance

Howard Fast
La Dernière Frontière

Pete Fromm
Indian Creek

Samuel W. Gailey
Deep Winter

Craig Johnson
Little Bird
Le Camp des Morts
L'Indien blanc
Enfants de poussière

Dorothy M. Johnson
Contrée indienne
La Colline des potences

Ross Macdonald
Cible mouvante
Noyade en eau douce
À chacun sa mort
Le Sourire d'ivoire
Trouver une victime
La Côte barbare
Les Oiseaux de malheur

Bruce Machart
Le Sillage de l'oubli

William March
Company K

Ayana Mathis
Les Douze Tribus d'Hattie

James McBride
Miracle à Santa Anna

Howard McCord
L'Homme qui marchait sur la Lune

Larry McMurtry
Lonesome Dove I
Lonesome Dove II
La Dernière Séance
Texasville

David Morrell
Premier sang

Tim O'Brien
À propos de courage
Au lac des Bois

Doug Peacock
Mes années grizzly

Tom Robbins
Même les cow-girls ont du vague
à l'âme
Féroces infirmes retour des pays chauds
B comme Bière
Comme la grenouille sur son nénuphar
Un parfum de jitterburg

Bob Shacochis
Au bonheur des îles

Mark Spragg
Une vie inachevée
Là où les rivières se séparent

Glendon Swarthout
Le Tireur

William G. Tapplly
Dérive sanglante
Casco Bay
Dark Tiger

Jim Tenuto
La Rivière de sang

Trevanian
La Sanction
L'Expert

David Vann
Sukkwan Island
Désolations
Dernier jour sur terre

Kurt Vonnegut
Dieu vous bénisse, monsieur Rosewater
Le Petit Déjeuner des champions

Larry Watson
Montana 1948

Lance Weller
Wilderness

Tobias Wolff
*Dans le jardin des martyrs nord-
américains*

Kim Zupan
Les Arpenteurs

Retrouvez l'ensemble de nos publications
sur www.gallmeister.fr

Rendez-vous en mai 2016 pour la parution aux éditions Gallmeister
de *À vol d'oiseau* et en Points de *Molosses*

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

